

une briqueterie derrière laquelle s'étaient retranchés bon nombre de Prussiens.

Ce mouvement s'exécuta en un clin d'œil. Les Prussiens débusqués, une nuée de tirailleurs de la ligne se mirent à leur poursuite ; dès ce moment la bataille était gagnée. En voyant la garde se développer devant lui, si calme, et si héroïque à la fois, Napoléon dit en souriant au grand-maréchal :

—Voilà des braves qui avaleraient de bien bon cœur mes petits *relintintins* de la ligne, pour leur apprendre à charger sans les attendre. Mes grognards ne leur pardonneront pas d'avoir fait la besogne sans eux.

Vers la fin de l'action, le feld-maréchal Bücher avait été renversé de son cheval dans une charge de cuirassiers de la division Delort et foulé aux pieds des chevaux ; nos cuirassiers continuèrent leur mouvement sans le reconnaître. Ce général en chef, tout meurtri de contusions, parvint, non sans peine, à remonter sur le cheval d'un dragon hanovrien et à s'échapper.

Le soir, Napoléon alla complimenter dans leurs bivouacs, plusieurs régiments qui s'étaient battus toute la journée. Quelques paroles, un sourire, un salut de la main, un signe de tête, suffisaient à récompenser cette foule de braves qui venaient de vaincre.

Le nombre des morts et des prisonniers faits sur l'ennemi avait été considérable ; tout son matériel, 70 canons et 40 drapeaux étaient restés entre nos mains.

LA VEILLE DE WATERLOO

Le lendemain 17, le maréchal Ney ayant reçu, comme nous l'avons dit, l'ordre d'attaquer l'arrière-garde de l'armée anglaise, le comte Lobau, pour favoriser cette attaque, se porta, par la chaussée de Namur, sur la ferme des Quatre-Bras ; en même temps Napoléon arriva au galop, et, s'apercevant que cette position était occupée par l'ennemi, il envoya à Ney un officier d'ordonnance pour le presser de déboucher dans cette direction.

Le combat s'engagea alors avec un acharnement indicible. Les troupes de Ney ne paraissent point encore. L'Empereur, impatienté, expédia l'ordre aux chefs de hâter leur marche. Le combat continua. Napoléon alla se placer sur une petite éminence d'où il pût tout voir. À peine y est-il depuis quelques minutes, que deux ou trois boulets viennent ricocher à ses pieds et le couvrent de terre ; alors il change de place en disant :

—Je vois qu'il est temps d'en finir.

Aussitôt après ces mots, un nouveau boulet passe à trois pieds de lui et tue un chasseur de l'escorte, dont le corps va rouler dans les jambes de son cheval ; un instant après, le comte d'Erlon arrive sur le terrain, puis le général Reil, bientôt suivi du maréchal Ney.

—Enfin ! s'écrie Napoléon.

Il fait appeler sur-le-champ le maréchal, qui n'avait été ni moins brave ni moins dévoué ce jour-là que pendant tout le reste de sa belle et glorieuse vie, mais qu'une sorte d'hallucination semblait avoir frappé.

—Vous venez de me faire perdre trois heures bien précieuses, lui dit-il.

—Sire, j'ai cru que le duc de Wellington...

—Monsieur le maréchal, il ne fallait croire que ce que je vous disais. Puis il ajouta d'un ton moins



brusque :—A propos ! et votre protégé Bourmont, dont vous me répondiez tant ?

—Sire, répondit le maréchal, il m'avait paru si dévoué !... j'en aurais répondu comme de moi-même.

—Allez, allez, mon cher maréchal, ceux qui sont bleus restent bleus, ceux qui sont blancs restent blancs.

Et l'Empereur partit au galop pour se porter sur un autre point. Il résulta, de tant de lenteurs que l'avant-garde française n'était arrivée, le 17, devant Waterloo qu'à six heures du soir. Napoléon n'eut plus le temps de faire une attaque générale comme il en avait eu l'intention ; ce fut alors qu'ils s'écria en montrant le soleil :

—Que ne donnerais-je pas pour avoir aujourd'hui le pouvoir de Josué, et retarder sa marche de deux heures seulement !